

Un mur...Des murs

Ce matin, je ne me suis pas réveillé. C'est mon réveil qui n'a pas sonné. C'est-à-dire, que ce sont les oiseaux, qui n'ont pas chanté. Ce matin, pas de « piou-piou », pas de « cui-cui », pas de gazouillis. C'est probablement le silence, qui, deux minutes plus tard, m'a fait ouvrir les yeux. Un silence lourd. L'atmosphère était pesante, tendue. C'en était palpable. Vous savez, comme les soirs d'orage. Pas un souffle de vent, pas une parole, mais du noir. Alors j'ai ouvert ma fenêtre, désireux de voir un coin de ciel bleu, mais je n'ai vu que du noir, des briques noires, posées les unes sur les autres, liées par le ciment. Mon marronnier avait disparu, remplacé par un mur. Ce jour là, dans ma ville, le vert a disparu au profit du gris.

Les jours passaient, j'oubliais le rouge, le bleu, le vert, les couleurs. Autour de nous, le seul survivant demeurait le gris. Nous n'avions pas le droit de passer au-delà du mur noir, pas le droit de sortir de la ville grise. Sur les visages des passants, on lisait la peur, la méfiance, la soumission, le gris. Les yeux étaient sérieux, soulignés de profondes cernes, les bouches tendues vers le bas.

Ce qui nous permettait de tenir le coup, à tous, adultes comme adolescents, s'appelaient les enfants. Les enfants souriaient, riaient, leurs joues rougies par les courses, les enfants faisaient du saute-mouton sur les plots, créaient de petits personnages à partir de débris d'objets, de voitures, de machines à laver... La naïveté et la gaieté sur leurs visages étaient rassérénantes.

Un matin, ce qui ne devait pas arriver arriva. Comme tous les matins, j'allai servir le petit déjeuner à mes parents. Je poussai la porte, et là... Stupeur ! Les têtes de mes parents... Les têtes de mes parents... Elles ne dépassaient pas de la couverture ! Je tâtai la couverture, affolé, mais il fallait se rendre à l'évidence. Il n'y avait personne dans le lit parental. Pas de vêtements dans la commode. Pas de brosses à dents sur l'évier. Ils étaient partis. Volatilisés. Je ne fus même pas triste. Je ne pouvais pas l'être plus. Il fallait faire avec, continuer à vivre, pas d'autre choix que de continuer.

Quelques années monotones et bien tristes plus tard, j'eus dix-sept ans. Dans la rue, je butai contre un caillou, et croisai un jeune homme d'environ mon âge. Il m'adressa la parole. Quelque chose me frappa chez lui, que je compris plus tard. Ses yeux n'étaient pas gris. « J'ai quelque chose de merveilleux. Suis-moi, me dit-il ». Je ne répondis pas, j'avais perdu l'usage de la parole depuis longtemps, mais je n'avais rien à perdre, alors je le suivis. Je montai avec lui dans son HLM, il n'y avait que ça ici, des HLM, gris s'il vous plaît, sans fenêtres. Il m'emmena dans une pièce, sortit une clé de sa poche, ouvrit un placard...

... Et j'aperçus ce qui allait changer la vie de tous les autochtones. Des autochtones, puisqu'il n'y avait plus que ça ici, des autochtones parce que personne n'entraît ni ne sortait de la ville.

Dans le placard de Florian (j'appris son nom plus tard), il y avait des Couleurs. Mes yeux furent éblouis, et mes iris retrouvèrent leur bleu océan d'il y a cinq ans. D'un accord tacite, Florian et moi-même primes les bombes colorées, les pots de peintures, les pinceaux, et nous commençâmes notre œuvre. Florian m'apprit à ne jamais me décourager. De nuit, cagoulés, nous dessinions, nous peignons, nous colorions en faisant bien attention à ne pas dépasser, nous rendions ses couleurs à cette misérable ville. Nous repeignîmes le ciel en bleu, lui qui n'osait plus adopter une autre parure que le gris. Des sourires naissaient, des iris se coloraient, le gris perdait du terrain.

Mais un soir, alors que je colorais la façade bien trop sombre d'un immeuble, j'entendis un craquement. Ce ne pouvait pas être Florian, nous avions convenu que cette nuit, il oeuvrerait dans le quartier douze. Je me figeai. La lumière verte et sinistre des lampadaires dessinait des

ombres dans cet univers glauque. Un chuchotement me fit sursauter. Puis des pas feutrés. D'où venaient ces bruits ? J'avais intérêt à vite le découvrir, à vrai dire ces chuchotements n'étaient pas *vraiment* de bons signes pour moi. Je reculai, tentant de me fondre dans les ombres, tentant de devenir l'une d'elles. Les bruits de pas s'intensifièrent. De plus en plus fort. Puis petit à petit diminuèrent en decrescendo... Vingt minutes plus tard, je me décidai à quitter les ombres. Sur le bitume, un petit mot, une petite phrase probablement déposée par les personnes passées par là. Le papier blanc se détachait du gris verdâtre de l'ambiance... Sur le bitume, un petit mot, une petite phrase qui vous encourage à continuer, qui regonfle votre témérité : « Nous sommes avec vous. ».

Le Mur Noir avait peur des couleurs, ce genre d'ouvrage ne tenait qu'avec un ciel gris, des ambiances lugubres, des hommes et des femmes tristes. Mais notre Résistance se propagea dans la ville, si bien que des écoles clandestines se créèrent, des arbres naquirent... Et puis, si l'Armée qui régentait la ville ne les déracinait pas, si elle n'effaçait pas toutes ces couleurs qui voyaient le jour, si elle ne nous recherchait pas, c'est peut-être parce qu'elle était composée d'humains qui n'étaient pas encore devenus des monstres...

Et puis il y avait Couette et Gavroche. Un petit garçon et une petite fille, de jeunes artistes. Couette avait des couettes et faisait des plantations de crayons. Gavroche gambadait partout en chantant : « Je suis tombé par terre, c'est la faute à Voltaire.... ». Il collectait les chandelles, et au moment où la lune chassait le soleil, il les allumait, partout. Couette avait des réserves de chocolat. Mais les petits messagers de l'espoir qu'ils étaient ne purent rien contre les monstres. Une nuit, ils furent fusillés. Nous, tous les êtres coincés dans cette ville, nous devinrent rouge de colère et des bombes colorées et des pinceaux en main, nous nous ruâmes vers le mur.

Le mur s'effondra sous l'assaut des couleurs.

Ces dernières triomphèrent.

Et dans leur dernier souffle, Couette et Gavroche virent le mur s'affaisser puis chuter. Un sourire aux lèvres, ils rendirent l'âme.

« Rien n'est plus contagieux que la liberté »

Christian Bobin